

Le Monde • Vendredi 24 mai 1991 •

Le Portugal pour héros

A travers le destin de deux femmes, Alexandra Alpha de José Cardoso Pires est le roman d'un pays sortant de sa léthargie

ALEXANDRA ALPHA,

de José Cardoso Pires.
Traduit du portugais
par Michel Laban,
Gallimard, 418 p., 158 F.

Si riche et divers soit-il, le roman portugais contemporain semble se retrouver avec une belle constance autour d'un personnage central, l'un héros commun : le Portugal. Approché sous toutes les coutures, historique et géographique, mythique ou réaliste, il résiste, ce héros, et ne s'épuise point. C'est comme si ces écrivains portugais n'en avaient jamais fini de s'affronter à lui, de l'expliquer avec lui, de se comprendre en lui.

On ne peut être au cœur d'une question et prétendre l'analyser avec la distance et le détachement nécessaires. Les explications des intéressés, de ceux qui font la diversité du roman portugais, sont d'abord individuelles et ne peuvent être que descriptives.

Auteur depuis 1949 d'une œuvre importante – romans, nouvelles,

essais, – saluée dans son pays et reconnue à l'étranger grâce à de nombreuses traductions (1), José Cardoso Pires ne cherche pas à se faire le porte-parole d'une génération. Né en 1925, il a connu, comme le pays entier, les longues années de plomb et d'empêchement de la dictature. « *Ecrire pour moi correspond à une demande d'identité, à travers la langue du peuple, du pays* », affirme-t-il. « *Cette demande, on l'a toujours à l'esprit quand on écrit une histoire.* »

Il y a eu aussi, après avril 1974, la respiration soudain retrouvée de l'esprit, l'apprentissage – beaucoup plus bouleversant et difficile que ne veut bien le laisser croire un spontanéisme sans réflexion – de la pensée, de la création. Depuis cette époque, toutes les questions – politiques, sociales, mais aussi existentielles – qui étaient restées sans réponse, enfouies, soumises à la censure, ont vieilli, comme les hommes. Cela, le large courant néo-réaliste, trop soucieux des intérêts immédiats et des impératifs de la

lutte politique, est prompt à l'oublier. Le rêve ou le mythe d'une jeunesse perpétuelle, mais aussi « *les préjugés et les complexes* » dont parle l'écrivain naissent de cette amnésie.

Marqué par les manières effacées, par l'art du discours direct américain, par des romanciers comme Steinbeck, Caldwell, Hemingway... et aussi par Roger Vailland, José Cardoso Pires s'est tenu à l'écart du néoréalisme, même si les préoccupations sociales et politiques sont très présentes dans son œuvre. L'allégorique figure du docteur Salazar en *Dinosauraire excellentissime* (1972) – que l'on pourra découvrir prochainement en français dans un recueil de nouvelles à paraître chez Gallimard, – par exemple, doit peu aux lourdeurs du style réaliste.

« *La politique est optimiste par principe*, souligne Cardoso Pires. *La littérature, en revanche, donne un point de vue subjectif, intouchable, quelquefois pervers; jamais elle n'accepte. L'écrivain ne doit pas être le calligraphe d'un pouvoir; mais il*

est utile parce qu'il vit avec des choses qui ne sont pas vraiment établies; il organise et prépare un climat de compensation de cet optimisme du pouvoir. »

Alexandra Alpha, ample roman publié au Portugal en 1987 et que vient de traduire Michel Laban (l'exercice était manifestement délicat, et son résultat est fort probant) se démarque sans ambiguïté des tentations étroitement réalistes et témoigne des influences que nous évoquons. Influences qui n'enferment pas mais au contraire nourrissent une œuvre ambitieuse et forte. L'histoire rigoureusement construite est celle du destin de deux femmes et, à travers elles, du Portugal sortant de sa léthargie, accédant à la respiration.

Patrick Kéchichian.
Lire la suite page 27

(1) Trois autres romans ont été traduits chez Gallimard : *l'Invité de Job* (1967); *le Dauphin* (1970), le plus connu des livres de l'écrivain; *Ballade de la plage aux chiens* (1986).

Suite de la page 21

« *Alexandra Alpha est une discussion sur le Portugal, sur Lisbonne aussi*, explique Cardoso Pires. *Il faut inventer un pays pour pouvoir y vivre, y avoir une place. Je voudrais restituer le climat de la réalité et surtout du futur de la réalité. Il faut d'abord régler son compte au passé; ceux qui viennent du passé au présent viennent chargés de préjugés* », ajoute-t-il. Les acteurs de la « révolution aux œilletons » n'échappent pas à cette règle.

Fidèle à une certaine tradition picaresque, José Cardoso Pires n'entre pas dans l'intériorité, dans la psychologie ou encore dans l'âme de ses personnages. Il se tient en marge, en témoin. Leur épaisseur, les héros la gagnent au fil du livre et de l'histoire – de l'Histoire, aussi – dont le roman se fait le reflet, dont il se veut la reconstruction. Le

critique Eduardo Lourenço parlait récemment, à propos de l'art de Cardoso Pires, des « *intermittences des gestes et des voix plutôt que du cœur* ». Les péripéties, comme souvent dans la vie ordinaire, commandent, ou du moins infléchissent, le destin.

La fiction, ici, permet de comprendre une réalité immédiatement vécue et peut-être d'agir sur elle. « *La littérature est un moyen de corruption* » de cette réalité, affirme José Cardoso Pires; « *corruption des rapports établis et même de la langue. Celui qui est content de sa langue est absolument tranquille... et est un mauvais écrivain. On ne corrompt pas sans aimer.* » Cette longue discussion amoureuse avec le Portugal qu'est *Alexandra Alpha* est une manière de le démontrer.

Patrick Kéchichian